

CELLES QU'ON TUE

DE LA MÊME AUTRICE

Gog Magog, Actes Sud, 2021.

Feu follet, Actes Sud, 2017.

Le voleur de cadavres, Actes Sud, 2012.

Monde perdu, Actes Sud, 2008.

Le Diable danse avec moi, Actes Sud, 2005.

Acqua-toffana, Actes Sud, 2003.

Enfer, Actes Sud, 2001.

Éloge du mensonge, Actes Sud, 2000.

Ô Matador, Albin Michel, 1996.

PATRÍCIA MELO

CELLES QU'ON TUE

Traduit du portugais (Brésil)
par Élodie Dupau

BUCHET • CHASTEL

Avec le soutien de la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia.

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

Titre original : *Mulheres empilhadas*

Éditeur original : LeYa

© Patrícia Melo, 2019

Cet ouvrage a été publié en accord avec l'agence littéraire
Mertin-Witt, Francfort-sur-le-Main, Allemagne.

Et pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-283-03678-5

*Pour Celina, Maria Luiza, Renata,
Mariza, Rebecca, Luiza et Maria,
les femmes de ma vie.*

*Ils marquaient les visages
Qui s'esquissaient en fleur,
Et les hauts seins charnus,
Pointus,
Aux siestes d'amour.*

SOUSÂNDRADE

Je ne réclame aucune faveur pour les personnes de mon sexe. Tout ce que je demande à nos frères, c'est qu'ils veuillent bien retirer leurs pieds de notre nuque...

SARAH GRIMKÉ

1

TUÉE PAR SON MARI

**Elaine Figueiredo Lacerda,
soixante et un ans,
a été abattue de plusieurs balles
devant sa porte,
un dimanche en fin d'après-midi.**

A

La nuit était douce, fraîche. J'ai allumé ma cigarette et suis restée là, les bras croisés, à fumer et observer le ciel opaque.

– Ce mec est en train de vous prendre en photo, m'a dit quelqu'un.

Alors je me suis rendu compte que je n'étais pas seule. À ma droite, appuyé à la voiture de celle qui organisait la fête, se tenait un type en veston-cravate qui fumait. Derrière nous, la maison semblait vibrer au rythme de la musique dansante. L'homme a désigné la fenêtre d'un immeuble de l'autre côté de la rue.

– Là-bas, a-t-il ajouté.

L'observateur, se voyant repéré, s'est esquivé. Il a éteint la lumière et baissé son store.

– Ces idiots pensent qu'ils peuvent prendre en photo toutes les jolies femmes qui viennent fumer dehors, a continué le veston-cravate en croyant me faire plaisir.

J'ai remarqué qu'il était soûl.

Pensant peut-être que je n'étais pas assez futée pour comprendre son baratin, il a poursuivi :

– Vous devez avoir l'habitude.

De mon côté, silence.

Il a insisté :

– Ça ne vous dérange pas ? Qu'on vous prenne en photo ? Ça doit être chiant, non, d'être aussi jolie ?

– Il s'agit d'une querelle de voisinage, ai-je expliqué après une bouffée de tabac.

– Avec Bia ? Il a des problèmes avec Bia ?

– Il était en train de filmer, vous n'avez pas capté ? Pour se plaindre de la fête. De la musique trop forte.

– Ce mec ne sait pas ce que c'est, la musique trop forte.

De là où j'étais, je pouvais voir le vigile à côté de la barrière, à l'entrée de la rue, contrôler les voitures qui arrivaient à la fête.

– D'où connaissez-vous Bia ? m'a-t-il demandé.

Ma cigarette se consumait lentement.

– Nous travaillons dans le même cabinet, ai-je répondu.

– Avocate ? Comme moi ?

J'ai confirmé, d'un geste.

– Ne me dites pas que c'est une soirée corporative ?

J'ai écrasé ma cigarette du bout de ma chaussure neuve, ornée de strass, avant de retourner à la fête.

Bia parlait avec un groupe d'amies dans l'entrée, et en me voyant elle a tenté de m'attirer sur la piste de danse. Elle était encore plus ivre que le type dehors et me criait quelque chose sur mon petit ami à l'oreille. Je l'ai laissée se trémousser sous la lumière stroboscopique et la situation qui s'est ensuivie m'a donné l'impression de ne pas être

dans ma propre vie, d'être tombée par erreur dans le film d'une autre personne.

Je me rappelle la sensation d'avoir été poussée dans les toilettes par mon petit ami, qui venait de surgir du couloir menant aux chambres, hors de lui. « Avec qui étais-tu ? » criait-il. « Où étais-tu fourrée ? » La musique faisait tout vibrer, je pouvais presque sentir son rythme battre sous mes pieds, au bout de ma langue, et tandis qu'il me serrait les bras et me pressait contre le marbre froid du mur, je ne disais rien, je n'arrivais pas à réagir, en vérité je n'arrivais pas à saisir que c'était moi qui étais en train de vivre cette scène de sitcom bon marché, moi face à ce partenaire sexuel délicieux, cet homme athlétique, cultivé, bourré d'humour, qui était devenu mon petit ami quelques mois auparavant et s'était jusqu'alors montré aussi courtois, respectueux et aimable que je le désirais, cet homme qui était en train de me hurler dessus, pris d'une furie possessive et injustifiée. La seule chose que j'ai réussi à faire, tout en essayant de me défendre et de me libérer de ses bras, a été de rire. Juste ça. Et mon rire nerveux, plutôt figé, a donné à son regard une lueur sauvage, celle de certains chiens avant l'attaque.

Paf. Jusqu'alors, je n'avais jamais reçu une seule gifle de ma vie. En plein visage.

– Salope, m'a-t-il lancé avant de quitter les toilettes.

TUÉE PAR SON EX-MARI

**Fernanda Siqueira,
vingt-neuf ans,
a été assassinée à coups de couteau
devant ses voisins,
au moment où elle rendait à son ex
les clés de l'appartement qu'elle partageait avec lui
quelques mois plus tôt.**

B

Pourtant, les débuts avaient été exaltants. Emplis d'éclats de rire. C'était un an plus tôt. Impossible de ne pas le remarquer. Il était dans le jardin du club, avant-bras plantés dans l'herbe bien soignée, jambes athlétiques en l'air, pointées vers le ciel bleu, dépourvu de nuages – « une posture inversée de yoga », d'après ce qu'il m'avait dit en me rejoignant à la piscine. « C'est comme si le sang débouchait nos vaisseaux sanguins », m'avait-il expliqué entre deux brefs plonges, « ça fait sortir tout un tas de toxines ».

Mon travail était de traiter avec des lances de haine bien affûtées et des volumes d'ignorance considérables. Si je mets la tête en bas, avais-je alors pensé, je vais vomir des arsenaux nucléaires et des fils barbelés.

– Qu'est-ce qui te fait rire ? m'avait-il demandé.

Je ne riais pas. Ma photophobie, accentuée par l'absence de lunettes de soleil, me donnait ce simulacre de sourire accroché au visage.

Il s'appelait Amir et vivait dans mon monde, avocat de profession comme moi, plus âgé, divorcé, et je découvrais

à présent que nous étions membres du même club sportif dans le quartier de Pinheiros¹.

Au tribunal, je l'avais souvent vu plaider contre des criminels anonymes, avec une rhétorique solide, percutante. Remarquable.

Là, dans l'eau, sans costume ni assassins à démolir et malgré ses dents qui auraient pu être plus jolies, il m'avait paru encore plus charmant. En réalité, ce que je voyais sous cette lumière radiante était un type plutôt insolite : adepte de yoga, auteur d'une thèse de doctorat sur Wittgenstein, et capable de faire le poirier comme un acrobate de cirque.

Une demi-heure à papoter, et je me sentais déjà à l'aise.

Après avoir nagé, nous avons poursuivi la discussion, parlé de ses criminels, des pauvres gars en général, qui comptaient à présent des Vénézuéliens et des Haïtiens, et de la philosophie qui l'intéressait tout particulièrement. Je lui avais raconté ma tentative de lire *Recherches logiques*.

– J'ai vite abandonné, après être tombée sur une digression concernant ce que pourrait être la représentation d'un non-chat sur la table. Ou d'un chat qui a été sur la table.

– Ce doit être Husserl, ça, avait-il affirmé en riant.

Un climat de bonne humeur nous avait aussitôt enveloppés. Rire ensemble était un aphrodisiaque puissant. Je lui avais dit :

– Je me demande si ce n'est pas ta passion pour ce genre de philosophes qui t'a fait devenir avocat général. Tu as l'air d'aimer les choses compliquées.

1. Quartier cosu de São Paulo. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

– Je vais devoir faire attention avec toi, avait-il répondu. Une femme intelligente, c'est la merde.

Ce qu'il me disait en réalité, à ce moment-là, c'était qu'en général les femmes sont bêtes. Mais bien entendu, étant sous le charme et intoxiquée par mes propres hormones, je ne m'en étais pas rendu compte. Pire : j'avais inversé les signaux, transformé le négatif en positif. Il avait une stratégie efficace, qui consistait à devenir le protagoniste en utilisant sa langue comme un marteau abattant tout sur son passage. Je me souviens que, ce jour-là, un sociologue respecté prenait le soleil près de nous, attirant l'attention de tous. L'homme me souriait, tout en me dévorant ouvertement des yeux. Amir m'avait demandé :

– Il te plaît, ce type ?

Il ne m'avait pas laissé le loisir de répondre. « Pseudo-intellectuel d'astreinte » – voilà comment il l'avait défini. Avant d'enchaîner :

– Regarde-le bien : il suffit d'un débat sur les Indiens, le harcèlement sexuel, le racisme ou la déforestation en Amazonie pour qu'il apparaisse dans les studios, sur les plateaux ou sur Internet, transparent comme un ver de goyave, en pantalon rouge et boucle d'oreille, portant des lunettes à la mode comme tout le monde, prenant le parti que tout le monde prend, jetant la pierre que tout le monde jette, visant les mêmes cibles. Parce que c'est « cool » d'être contre ceux que tout le monde attaque. Pour ceux que tout le monde défend. Ça passe bien. C'est facile. Tout ce qu'il fait, intellectuellement parlant, c'est suivre le mouvement

de ce qu'un penseur a appelé le « troupeau qui tire ». Je déteste ce genre de moralité de façade.

Plus tard, j'avais dit à mes amies qu'il était du genre impulsif. Qu'il ne rentrait pas dans le moule. Ça me plaisait.

Quand je lui avais raconté que je m'intéressais aux activités *pro bono* de mon cabinet, il m'avait suggéré, si je me sentais coupable de gagner de l'argent – ce qui n'était pas le cas, mon salaire d'avocate débutante était presque risible –, de me tourner vers l'enseignement.

- Pourquoi ?
- Tu veux faire une faveur à la société ? En voilà une.
- Ce n'est pas une faveur. C'est un échange d'expérience.
- Quel échange ? Tu apportes le travail et eux, le problème ? Je n'y crois pas. La solidarité, l'altruisme, le père Noël, la tombola, rien de tout ça ne marche dans ce pays. Rien de tout ça ne prend avec moi. Je préfère ma part en fric.

J'avais ri. Prenant pour une blague ce qui était juste médiocre. Petit. Je l'avais alors interrogé :

- En quoi d'autre tu ne crois pas ?
- Je préfère que tu me demandes ce en quoi je crois.
- Je t'écoute.
- Au cancer. À Darwin. À la mathématique pure. Et au diable.

Quand nous avons plongé pour repêcher ma casquette, emportée par le vent qui commençait à souffler en rafales, je sentais déjà une énergie pulser autour de nous.

CELLES QU'ON TUE

En fin d'après-midi, nous étions chez lui, moi grillée par le soleil, lui un peu éméché par le vin du déjeuner.

Voilà comment tout avait commencé.

On n'imagine pas qu'un type de ce genre, qui étudie Wittgenstein et qui fait du yoga, va finir par nous frapper, dans les toilettes d'une fête d'avocats.

Pourtant, les statistiques montrent que c'est commun. Et que beaucoup ne se contentent pas de gifler. Ce qu'ils préfèrent, c'est tuer.

TUÉE PAR SON EX-PETIT AMI

**Rayane Barros de Castro,
dix-sept ans,
est morte de plusieurs balles.
Avant de la tuer, son assassin lui a envoyé
un message sur WhatsApp :
« Je vais vivre ma vie, mais toi,
tu ne vivras pas la tienne. »**

C

Sale pute. Espèce de traînée. Grosse chienne. Les insultes sont une variation du même thème. Allumeuse. Rouleur. Nympho. Dans l'un des cas, le mari, alcoolisé, avait surnommé sa femme « la crapaude » (je me suis souvenue, en un flash, d'une photo postée sur le web, un gros plan d'une jolie femme, au double menton épais et charnu, où on lisait : je vous emmerde). « Grosse crapaude », disait l'homme en rigolant. La victime allait dans la maison, avec son mari sur les talons, titubant ; « la crapaude, la crapaude, la crapaude », répétait-il. Devant leurs enfants. « Un petit crapaud, qui n'était pas beau... », chantait-il. « On pourrait porter deux kilos d'oranges dans ton double menton tout flasque », lui disait-il. Quand il avait remarqué qu'il n'arrivait plus à l'énerver, il l'avait tuée à coups de couteau de cuisine. Dans une autre affaire, le petit ami avait pris soin d'avertir : « Je vais te mettre une balle dans la chatte. » Et il avait tenu parole. « Luzineide, de la viande de ton espèce », avait l'habitude de dire un autre assassin, « je peux en trouver des tonnes dans les poubelles des boucheries ». Tuée

par asphyxie. Iracema, étranglée. Comme Elisa, Marineide et Nilza.

C'est stupide de penser que l'assassin devrait se soucier des autopsies. Le système est fait pour ne pas fonctionner. Tout au bout, celui qui mène l'enquête regarde la victime avec mépris ; c'est juste une femme, se dit-il. Une noire. Une pute. Une chose. Si possible, il ne prend pas les appels quand le téléphone sonne dans le repaire où il travaille. Ce sera pour le prochain mec d'astreinte.

Avec ma mère ils n'avaient pas pu faire pareil pour une raison très simple. Elle était blanche. Et elle n'était pas pauvre.

Hormis les livres de référence, à consulter, j'avais cent quatre-vingts plaintes dans mon dossier, toutes téléchargées depuis le système judiciaire de l'Acre qui, à l'inverse de nombre de circonscriptions judiciaires d'États plus riches du pays, avait numérisé l'intégralité de son fonds, dans une tentative héroïque d'abandonner notre culture de la pape-rasse. Wanda. Telma. Abigail. Kelly. La liste des prénoms remplissait plusieurs fois l'écran de mon ordinateur, resté allumé pendant tout le vol.

Profession de l'accusé : Militaire. Électricien. Aide-maçon. Ouvrier agricole. Fonctionnaire. Étudiant. Tuer des femmes est un crime démocratique, pourrait-on dire. Et je faisais mes propres tableaux qui, dans le futur, transformeraient ces statistiques en d'autres statistiques. Degré d'instruction de l'accusé : Semi-analphabète. Coursus universitaire complet. Analphabète. Niveau universitaire. Degré de relation avec la victime : Mari. Petit ami. Amant.

Ex-amant. Frère. Beau-frère. Parrain. Dans cinq cas seulement, l'assassin ne connaissait pas la victime.

Pendant le voyage, je me suis souvenue d'une amie d'enfance qui écrasait des insectes pour les coller dans un cahier. Je m'étais mise à le faire aussi, mais n'avais jamais aimé tuer des papillons. À présent, j'allais peut-être pouvoir remplir plusieurs albums avec mes photos de femmes assassinées, ou avec les armes des crimes. Couteau. Faucille. Canif. Houe. Bouteilles. Marteaux. Fils électriques. Cocotte-minute. Pics à brochettes. Au moment d'assassiner une femme, le moindre objet peut faire office d'arme.

Je n'ai décroché de la liste de plaintes que lorsque l'avion a atterri à Brasília. L'appareil s'est peu à peu vidé de ces hommes qui portent tous le même genre de costume et le même genre d'ordinateur. Combien d'entre eux aimaient frapper une femme ? La chaleur s'est intensifiée. J'ai songé à me lever, à demander qu'ils relancent la climatisation, mais, au même moment, une fatigue soudaine s'est emparée de moi. Wanda.

Abigail. Carmen. Joelma. Rosana. Deusa. J'ai continué à regarder ces prénoms de femmes, une pile de cadavres qui semblait sans fin. Avant de m'endormir.

Je me suis réveillée à Cruzeiro do Sul trois heures plus tard, sans avoir remarqué l'escale à Rio Branco.

L'avion qui avait quitté Brasília vide était à présent bondé. En attendant que la porte soit ouverte, j'ai songé que beaucoup de passagers étaient les enfants des victimes. Comme moi, ils venaient assister aux audiences.

La chaleur humide de Cruzeiro do Sul nous a frappés à la descente de l'appareil. « Fiers d'être *Acreanos* », affichait le panneau de bienvenue.

Sur la région, je savais seulement ce que j'avais lu dans les livres d'Euclides da Cunha, pendant mes années d'études, à propos de l'occupation de l'Amazonie en général et de l'Acre en particulier, décrite comme une sorte de « sélection naturelle inversée », une terre d'exil.

J'ai pris un taxi et donné au chauffeur l'adresse de l'hôtel où j'allais séjourner. « L'usage du casque est obligatoire », informait un panneau en espagnol, mais ici aucun motard ne portait de casque.

– C'est votre première fois à Cruzeiro do Sul ? m'a demandé le réceptionniste, un beau caboclo* ébouriffé, qui s'appelait Marcos et était le fils du patron de l'hôtel.

J'ai répondu par l'affirmative.

– Alors vous pourrez dire à vos amis de São Paulo que l'Acre existe, a-t-il ajouté.

Les jours suivants, où que je me trouve, il surgissait toujours de nulle part, avec Tadeu, son inséparable chien. Je sortais du tribunal, ou bien j'étais sur la place, en train de manger une glace, et bam, il arrivait, dans une chemise tape-à-l'œil, orange, violette ou rose vif, revenant de l'université, ou parfois juste en short et pieds nus, allant se baigner dans un igarapé* proche. Quand il me parlait, il me regardait droit dans les yeux, d'une façon curieuse, presque enfantine. Il marchait les pieds légèrement tournés vers l'intérieur, ce

* Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire p. 297.

qui ne lui donnait pas du tout une allure masculine. S'il était en voiture, il me proposait de monter : « Tu veux faire un plouf ? » Sa mère était une indigène du village Ch'aska. « Il faut que tu rencontres les Ch'aska. » Chaque jour, il augmentait ma liste de « Il faut que ». « Il faut que tu ailles dans la forêt. » « Il faut que tu voies une nuée de suiriris-valentes. » « Il faut que tu nages dans la rivière Crôa¹. » « Il faut que tu boives l'ayahuasca*. » Sans son omniprésence et sa disponibilité, nous ne serions pas devenus amis aussi vite.

Dès le soir de mon arrivée, en remarquant que mon attention était attirée par la phrase en espagnol collée sur le comptoir : « Bienvenue, frères boliviens et péruviens », il a pris le temps de m'expliquer que vivre dans une ville près de la frontière était un « truc assez dingue », « on finit par ne plus être de nulle part », « mais c'est cool. Moi, je me sens citoyen du monde ». Et il m'a entraînée sur le trottoir pour contempler la pleine lune, même s'il n'y avait aucune lune dans le ciel à ce moment-là.

Plus tard, après avoir pris une douche, j'ai défait ma valise et rangé mes vêtements dans le placard. Amir m'avait encore envoyé un e-mail : « *Tu m'as bloqué sur ton téléphone ? Quand vas-tu cesser tes enfantillages et me parler directement ?* »

À onze heures j'étais au lit, épuisée, incapable de dormir. Je suis restée dans la pénombre, à observer les taches d'humidité qui s'étaient étalées sur les murs vers la fenêtre. Soudain,

1. Rivière à 20 km de Cruzeiro do Sul, connue pour ses rives bordées de nénuphars géants et d'arbres centenaires.

paf, j'ai senti de nouveau cette claque en plein visage. Avec le recul, la scène était différente, exactement comme si j'en étais aussi la spectatrice, comme si je me voyais prendre cette gifle. Puis le moi observateur a disparu. Je suis restée seule avec mon agresseur. *Salope !* Ma joue brûlait encore plus que le jour fatidique.

Je devais reconnaître que mon esprit tournait en boucle ces derniers jours, et c'était exaspérant. De la gifle à la gifle. En réalité, une claque en plein visage a le même effet qu'un projectile expansif. Hormis d'évidentes différences, elle provoque sous un aspect immatériel un effet similaire à ce que la balle dum-dum produit dans votre chair : au lieu de transpercer le corps, toute cette énergie destructrice explose en vous, amplifiant la blessure. Une grande partie de la personne giflée meurt dans la baffe. D'un point de vue psychique. En moi, toutefois, cette gifle avait créé une sorte d'effet domino inversé, elle avait redressé une pièce qui était abattue, une pièce intérieure, morte, une pièce qui, en se relevant, en avait soulevé une autre, et ainsi de suite, jusqu'à arriver à la dernière, la plus abattue de toutes, presque déjà enterrée, appelée « mère ».

Ma relation avec la mort de ma mère avait déjà traversé plusieurs phases. Il y avait eu celle de je-ne-veux-pas-oublier-son-visage, qui avait obligé ma grand-mère à faire agrandir certains clichés et à remplir notre maison de cadres photos ; celle de la préadolescence je-ne-veux-plus-en-parler, durant laquelle tous ces éléments avaient dû être rangés, à l'exception d'un seul cliché, celui d'elle à ses dix-huit ans, en short et tennis, assise à côté de son

chien. Puis était venue la phase la plus dure, quand je l'avais ensevelie sous le tapis de ma rébellion. Ce n'est que pendant mes études de droit, déjà munie de mon propre vocabulaire technique, que j'avais réabordé le sujet, toujours avec précaution : « les faits ». Les mots « assassin », « père », « procès », « prison » n'étaient jamais prononcés, et étaient même mentalement évités, comme s'ils avaient le terrible pouvoir de ramener notre passé à la surface.

Cette gifle avait marqué le début d'une nouvelle phase dans notre relation. Comme si la digue qui retenait ce manque violent que j'éprouvais de ma mère avait rompu. La gifle, d'une certaine façon, nous avait reconnectées. « Nous sommes faites du même bois » avait été l'enseignement de cette claque. Et il n'y avait eu qu'un pas à faire avant d'ouvrir pour la première fois les caisses que ma grand-mère avait gardées, pendant des années, propres, classées et numérotées, contenant assez d'éléments pour concevoir un musée en hommage à sa fille morte. En ce sens, cette gifle avait provoqué une sorte de renaissance de mes morts. Tous ceux qui dormaient en moi s'étaient réveillés affamés.

J'avais eu du mal à y croire quand, deux semaines plus tard, par une drôle de coïncidence, le cabinet où je travaillais avait commencé à choisir de jeunes avocats pour couvrir les différentes campagnes de jugements de féminicides survenus dans le pays. En tant qu'observateurs. Le but était d'alimenter, au moyen d'informations et de statistiques, le projet de l'associée majoritaire du cabinet, Denise Albuquerque, qui préparait un livre sur la façon dont l'État produit des assassins en cautionnant l'asymétrie au sein des relations

CELLES QU'ON TUE

de genre. « Nous allons parler du massacre autorisé des femmes », résumait-elle. « Dix mille cas de féminicides dans les tribunaux, non résolus. Voilà mon sujet. »

– Quel est le site le plus éloigné de São Paulo ? avais-je demandé à mon amie Bia, qui s'occupait de la sélection des avocats.

– L'Acre, avait-elle répondu.

À présent, j'y étais.

Il ne faut pas toucher à une personne qui porte en elle un cadavre.

ALPHA

J'entendais les grillons crisser, les singes et les cigales faire un énorme boucan. J'ai cru que c'étaient les fameux effets de l'aya, mais la forêt est bruyante, m'a expliqué Marcos, c'est une symphonie continue d'insectes, de cigales et d'abeilles, ainsi que d'oiseaux, de chouettes, d'aras et de toucans, et avec les tapirs, les jaguars et les cochons sauvages, c'est carrément un orchestre : certains croassent, d'autres coassent, les uns bourdonnent, les autres hululent, ceux-ci hurlent, ceux-là strident, chacun dans une fréquence particulière, et plus on entre dans la forêt, plus on entend de cris et gazouillis et trilles et sifflements. Surtout la nuit.

L'important était de se concentrer sur la danse, a dit Marcos en mêlant sa main à la mienne. Deux pas vers ici, deux pas vers là. On va danser. Les couleurs se frottaient à mes yeux. Elles coulaient. Le jaune, le rouge, le bleu, toutes criardes. J'ai

vu l'image d'un vieux Noir. Fumant la pipe¹.
La Vierge. Et Iemanjá*. Disposés sur l'Étoile de
David. Sur l'autel de l'entrée. À l'orée de la forêt.
Le rythme, deux pas vers ici, deux pas vers là. Et
les chants, incessants. *Je bois ce breuvage*, deux pas
vers là, *Au pouvoir incroyable*, deux pas vers ici, *Il
nous montre à tous*, deux pas vers ici, *Au-dedans
cette vérité*.

J'ai vu une poule. Des gens battant le rythme.
Celui-ci riant aux éclats. Celui-là vomissant.
L'un chantant. L'autre apeuré. Senti une chaleur
dans mon sein droit, une présence agréable,
qui était-ce ? La vieille à côté de moi, en habits
cérémoniels, dansait, dansait, j'ai fermé les yeux,
Suis montée, montée avec joie, les pensées venaient
comme des oiseaux, du haut de la forêt vierge, je
n'arrivais pas à les atteindre. *Suis montée, montée
avec joie*. Et alors cette chose chaude dans ma
poitrine s'est transformée en une voix chaleureuse,
jusqu'à arriver à la Vierge Marie, puis en une
chevelure épaisse, puis en une jeune femme avec
autant de cheveux que de pouvoir, munie d'un arc
et de flèches, dépourvue de son sein gauche, qui
m'a parlé avec une grande clarté : Regarde notre
groupe qui se forme en pleine forêt. Nous, a-t-elle
dit, nous, femmes, icamiabas*, mères, cafuzas*,
sœurs, amazones, Noires, Marias, lesbiennes, filles,

1. Image d'un puissant orixá* de l'umbanda*, aide et guide.

indigènes, mulâtresses, petites-filles, Blanches, nous jaillissons du sol, frémissantes de haine, vengeresses, nous remplissons mon char d'Exucaveirão* et avançons sur la ville, portant bites et pines en caoutchouc, avec un pouvoir de feu, nous te poursuivons, homme mauvais, fumier, exploiteur, abuseur, violeur, frappeur de femmes. Assassin. Psychotique. C'est après toi que nous en avons, tueur de mère. Ramassis de démons.

J'ai ouvert les yeux. Toujours aucun effet désagréable de l'aya.

– Tu te sens bien ? m'a demandé Marcos, son visage tout près du mien.

Son haleine était fraîche comme celle d'un enfant.

– Deux pas vers ici, deux pas vers là.
Et nous avons continué à danser.

D

« Tu veux te prendre une flèche d'indien¹ ? C'est quoi cette putain d'histoire de Cruzeiro do Sul ? Qu'est-ce que tu fabriques là-bas ? Sérieux : ça ne me paraît pas raisonnable que tu considères une putain de gifle malencontreuse, dans une fête de merde, comme un élément révélateur de mon caractère. Et ma deuxième chance ? Baisers passionnés, Amir. P.S. : Personne ne mérite d'aller dans l'Acre ! »

Après la gifle, Amir m'avait envoyé une dizaine de textos autocentrés, ridiculement soucieux que j'associe cette claque à sa personne. La question qui me tracassait était : comment avait-il su que j'étais dans l'Acre ? J'avais demandé à Bia et à d'autres amis de ne rien lui dire. Qui avait lâché le morceau ?

– Bien sûr que ce n'est pas moi ! Que se passe-t-il ? m'avait répondu ma grand-mère au téléphone, en prenant

1. Au Brésil, terme péjoratif pour désigner les peuples autochtones, à la différence d'indigène qui est revendiqué par ces peuples et les défenseurs de leurs droits.

aussitôt ma question comme un nodule métastatique de la mort de ma mère. C'est à cause d'Amir que tu as accepté ce voyage ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce que tu me caches ?

Face à mes réponses réticentes, elle s'est mise à crier :

– Ne me laisse pas dans l'inquiétude !

Inutile de me le demander deux fois. J'avais appris la leçon assez tôt. « N'oublie pas », m'avait dit une amie de ma grand-mère d'une voix douce, après la mort de mon grand-père, « maintenant tu es la branche à laquelle se raccroche ta grand-mère ». Tout prenait son sens. Enterrer son mari, après avoir déjà enterré sa fille, se retrouver seule, sans aucune famille, mon père libre, rôdant autour de chez nous, moi en pleine phase toxique de l'adolescence, collectionnant les mauvaises notes à l'école, tout cela avait été trop pour elle. J'ai soudain vu par moi-même. Et tout son courage s'est envolé. Sous cette femme bavarde et courageuse – que mon grand-père qualifiait de force de la nature –, qui faisait de ses sourcils teints les protagonistes de son expression, a surgi une femme archi-inquiète et pathologiquement contrôleuse. À part me nourrir et me garder en vie à tout prix, rien ne semblait l'intéresser. Du jour au lendemain, elle avait arrêté de teindre ses sourcils, ce qui lui donnait un air incongru, comme si elle était chauve, malgré sa chevelure épaisse. Elle s'était mise à avoir peur des balles perdues et des hôpitaux. Et de la sonnerie du téléphone. « C'est peut-être une mauvaise nouvelle. » Et elle passait son temps à me téléphoner, il suffisait que je sorte de la maison pour qu'elle m'appelle tout de suite après, elle avait peur que « quelque chose » me soit arrivé pendant le trajet, et ce « quelque chose »

pouvait signifier agression, dengue, balle perdue, accident, renversement par une voiture, enlèvement éclair, grippe, viol, comme si le fait de me téléphoner pouvait me protéger de tout le mal existant. Comme si elle était un policier, et que sa mission était de me « couvrir » pendant la fusillade.

Elle gardait son portable et l'appareil sans fil de la maison dans les poches de ses vêtements, comme des semi-automatiques dans des étuis de cow-boys. Et c'était comme ça, par « contrôle téléphonique », qu'elle tentait de me protéger des iniquités du monde. Elle m'appelait n'importe quand. « Où es-tu ? » demandait-elle anxieuse. Je devais lui faire signe quand j'étais arrivée à destination. Du bunker 1 au bunker 2. Et lui téléphoner avant de sortir du bunker 2. Opération réussie, terminé. Et la rappeler de nouveau en chemin. Sur le trajet du bunker 3. Je suis encore en vie, terminé, je raccroche, je pensais à dire, parfois. Je ne suis pas encore morte. Ma vie se passait en tranches, entre les coups de fil à ma grand-mère.

Il a fallu que mon père meure d'une crise cardiaque et qu'elle suive une thérapie de gestion de la peur pour qu'on retrouve une vie « normale ». Néanmoins, je savais qu'il suffisait d'une puce à l'oreille pour remettre en mouvement la spirale de sa folie.

Ce matin-là, j'ai raccroché en me détestant de la laisser inquiète. Après avoir pris une douche et enfilé le vêtement le plus léger que j'avais apporté pour affronter la chaleur équatoriale de la ville, j'ai reçu un appel du cabinet. C'était Bia.

– Est-ce que tu as des crimes qui comportent des démembrements, la mutilation ou l'éviscération de femmes ?

- Je vais vomir et je te réponds.
- C'est Denise qui demande. Elle prévoit un chapitre sur la pornographie comme déclic au massacre de femmes.
- Bonjour à toi aussi. Ça ne sera pas difficile de trouver ce qu'elle cherche.
- Je croyais que la pornographie était un truc de cul et de moule pour les mecs qui ne bandent pas, mais t'imagines même pas ce que Denise m'a fait lire. T'as déjà entendu parler de ces merdes qu'on appelle *snuff*? Punaise ! T'imagines, le type tue la femme, lui arrache son utérus et éjacule ! Le type éjacule en tenant notre utérus dans la main !
- Putain, Bia, il est huit heures du mat'...
- Hier encore je croyais que critiquer la pornographie était se foutre de la liberté d'expression... mais le mec éjacule...
- Bia !
- ... sur notre utérus arraché !
- Putain ! ai-je crié.
- OK, j'arrête. L'ordre de Denise est d'interviewer tout le monde. Assassin. Avocat général. Défense. Juge. Cadavre. Ciao.

Je suis descendue pour le petit déjeuner en me demandant si, sachant que j'étais « fille de victime » et maintenant « presque victime », Denise aurait accepté que je fasse ce travail. « Bien sûr que oui. Et tu devrais exiger une prime d'insalubrité », avait affirmé Bia en me conduisant la veille à l'aéroport.

TUÉE PAR SON PÈRE

**Elle avait quarante-huit jours
quand elle a été étranglée.
Au commissariat, l'assassin a affirmé
« qu'il était très nerveux
et pensait que cet enfant
n'était pas sa fille ».**

E

Dans le quotidien local, le procès qui allait débiter le matin même faisait les gros titres.

La photo montrait trois garçons souriants – le plus âgé ne devait pas avoir vingt-cinq ans –, appuyés à un SUV noir, boueux. Bottes et chapeaux. Figures viriles. Au fond, à droite, un peu flous, d'autres garçons, tous avec un verre de bière à la main. Le décor ne pouvait être meilleur, ciel dégagé, piscine bleue, le genre d'image qui fait penser à un tas de fric, un papa riche, une vie toute tracée, à l'abri des soucis. Des étudiants, disait la légende. Des garçons veinards, c'était la conclusion évidente. Rien de tout ça n'annonçait la psychopathie du trio qui avait violé, torturé et tué une adolescente du village des Kuratawa.

La victime apparaissait dans un coin de la page, une image cédée par un anthropologue qui avait visité le village quelques jours avant le crime. Elle s'appelait Txupira. En short et t-shirt, en train de jouer avec d'autres filles du village – un jeu qui ressemblait au tir à la corde avec,

en guise de corde, une fibre végétale. Yeux noirs, tête en arrière, luisant au soleil, éclat de rire en l'air.

Tandis que je marchais vers le tribunal, je me suis souvenue des photos de ma mère éparpillées dans la maison de mon enfance. Capuche sur la tête, lors d'un voyage à Campos de Jordão¹. Le bout du nez rougi par le froid. Lors de la remise des diplômes au lycée, avec des amis. À la maternité, me tenant dans ses bras. Dans ces clichés, sa mort future était quasiment si évidente qu'elle semblait être une deuxième présence. Madame Mort et ma mère, côte à côte. Ensemble. Même adulte, je n'avais pas réussi à isoler, dans mon tableau périodique des émotions, l'élément « mort » de l'élément « ma mère ». Mort et mère étaient devenus un couple inséparable dans ma mémoire. C'est peut-être pour cette raison que, pendant longtemps, j'avais eu l'illusion d'être une spécialiste en observation de photos comme celle de Txupira, de photos de ceux qui vont mourir au coin de la rue, de photos comme celles que je voyais dans les reportages sur les crimes, ou dans des dossiers de notre cabinet d'avocats, qui montraient de jeunes filles pleines de vie, sur la plage, dans des soirées, avec des amis, toutes simples, sur leur pièce d'identité, des filles joyeuses, en fête, en famille, sur le web, des femmes avec leur enfant dans les bras, à côté de leur mari, souriant dans le cadre photo ; c'était comme si j'arrivais à sentir dans ces images le souffle chaud de la mort qui s'approchait, comme si j'avais un talent spécial

1. Station touristique de l'État de São Paulo, dite la « Suisse brésilienne » pour son climat froid dû à l'altitude et ses maisons à colombages.

pour capter un signe que personne ne captait, parce que personne ne faisait attention, comme ces alarmes de voiture qui, à force de sonner, ne font plus réagir personne. J'avais mis du temps à comprendre que je n'avais aucun talent quelconque, et que la recherche de ce signe dans ces images n'était rien d'autre qu'une façon pathologique de raviver de vieilles sensations liées à la mort de ma mère.

Le Palais de Justice de Cruzeiro do Sul était installé dans un caisson mélancolique, à la façade prétentieuse ornée de losanges de béton, aussi laide que les édifices des banques et des boutiques alentour, et très différente de la grande maison de maître typique toute proche, la bâtisse la plus ancienne de la ville, dotée en son centre d'un deuxième étage et d'une balustrade en bois, qui accueillait à présent le musée de la ville.

Je suis entrée dans le tribunal en même temps qu'une vieille indigène, qui parcourait les couloirs à la hâte et se rendait sans doute à la même audience que moi. Elle portait un t-shirt délavé marqué d'un logo de la Batavo¹, une jupe rouge en jean, des sandales très usées aux talons, et sur son visage ridé se détachait une large bande de couleur ocre autour des yeux. Je l'ai suivie et, une fois entrées dans la salle, je me suis installée sur la chaise à côté d'elle avant de constater, avec surprise, que j'étais la seule, dans ces rangées à la gauche de la salle, à ne pas avoir le visage peint. Et que cette peinture, d'une certaine façon, leur rendait la dignité

1. Marque agroalimentaire brésilienne fondée en 1928 et appartenant depuis 2014 à la plus grande multinationale laitière mondiale.

ethnique que les vêtements et les chaussures misérables leur dérobaient.

Du côté opposé de la salle se trouvaient les non-indigènes. Beaucoup possédaient le même biotype qu'eux, certains semblaient être des caboclos, mais l'atmosphère hostile que je percevais entre les deux ailes de l'assemblée m'a rappelé la rivalité à laquelle j'avais récemment assisté dans un stade de football entre les clubs de supporters du Corinthians et du Palmeiras.

Par politesse, j'ai demandé à ma voisine si mon siège n'était pas réservé à quelqu'un du village, même si je sentais que cette chaise était la mienne, celle où j'étais à ma place, celle où je voulais être.

En voyant son expression vide, j'ai pris conscience de sa tragédie. Elle allait assister au procès concernant une jeune de son clan, morte de la pire des façons possibles, sans en comprendre un seul mot.

Janina, la sœur de Txupira, a raconté :

- « J'ai mal aux doigts, j'ai mal aux pieds, j'ai mal aux jambes et j'ai mal aux bras », disait ma mère, c'était une petite douleur comme ça, toute fine, fatigante, « maintenant elle est là pile dans mon dos, maintenant elle me pique ici en plein dans la poitrine », disait ma mère, « on dirait même un serpent chasseur qui fait son chemin dedans moi, que dans le mauvais, ce serait un mauvais sort peut-être ? Parce que ça fait mal quand je lève les bras, quand je m'allonge, quand je m'assois », disait ma mère, ça faisait si mal que la langue de la vieille ne voulait même plus parler, rien

que « äie äie äie ». C'était Txupira qui préparait la tisane de ma mère, parce que quand ma mère avait rendu visite au chaman, là-derrrière, ma mère avait emmené Txupira avec elle, parce que Txupira était la plus âgée et celle qui savait le plus et celle qui pensait le plus. « Tu prends les feuilles de marupá », avait dit le chaman, « tu en remplis tes mains, tu les froisses et les écrases avec la caroba, et tu jettes de l'eau comme ça, et tu le donnes à boire à ta mère ». « C'est bon, chaman », avait répondu Txupira. Et le lendemain, en sortant de l'école, Txupira avait prévenu Janina : « Aujourd'hui on doit aller chercher de l'écorce de caroba pour maman. » Janina ne voulait pas marcher dans la forêt détrempée, mais elle ne voulait pas non plus rentrer toute seule au village, parce qu'il pleuvait, et Janina avait peur de l'orage, même depuis que Txupira lui avait expliqué que l'orage c'était ça : quand Dieu éternue il fait braoum, et ce jour-là, qui ressemblait à la nuit, braoum, et pas de caroba, Txupira allait plus loin, parce que la caroba était plus loin dans la forêt, plus près de la rivière, parce que la forêt n'est plus la même, la forêt ne fait qu'empirer, que réduire, « juste encore un peu », lui demandait Txupira, « juste un tout petit peu, jusqu'à là-bas », ses pieds s'enfonçaient dans la boue, la forêt se refermait, et Janina toute petite, de la boue jusqu'aux chevilles, s'était mise à avoir peur, avait voulu rentrer, « attends ici alors », lui avait dit Txupira, braoum, « j'y vais seule », et elle y était allée, y était allée et avait disparu. Au début, Janina entendait les craquements des pas de sa sœur, pof, crac, puis seulement la pluie qui tombait, tombait. Puis elle avait entendu un cri. Et le moteur d'une

voiture. Et elle avait eu peur. Janina avait attendu, attendu, la pluie s'était arrêtée et avait repris et s'était arrêtée de nouveau et Txupira n'était plus jamais revenue.

Si quelques indigènes Kuratawa parlent le portugais et l'espagnol, ce n'était pas le cas de Janina, appelée à témoigner. Comme la plupart des membres de son village, elle s'exprimait uniquement dans une langue de la famille pano et une bénévoles du centre de jeunesse indigène traduisait ses propos.

Les longues pauses et la timidité de la traductrice m'ont d'abord fait croire qu'elle ne maîtrisait pas totalement la langue. J'ai mis du temps à saisir que son problème, pendant la traduction, était de retenir ses larmes. Elle n'y arrivait pas toujours.

Janina, au contraire, restait calme.

Quand la parole a été donnée à l'accusation, le bruit de la voiture que Janina disait avoir entendu cet après-midi-là a largement été remis en question.

– Janina n'a pas inventé ce bruit, a argué Carla Penteado, la jeune avocate générale, avec son accent de São Paulo.

Sa chevelure épaisse et volumineuse, son beau visage dépourvu de maquillage lui donnaient un air simple et sympathique.

– Il ne s'agit pas d'un « bruit de la forêt », comme la défense veut ridiculement nous le faire croire, a-t-elle poursuivi. Ce véhicule, plein du sang de Txupira, figure dans les pièces à conviction.

Et alors j'ai pris connaissance des détails de la déposition du pompiste, José Agripino Ferreira.

C'était Agripino qui avait porté le cas devant le commissaire de police, après avoir été appelé par Luís Crisântemo Alves pour laver son 4x4 Mitsubishi. Ce dernier avait alors été arrêté et avait avoué le meurtre de Txupira, dénonçant par la même occasion ses deux amis, ceux-là mêmes qui se trouvaient sur la photo dans le journal du matin.

D'après Crisântemo, il se rendait à la fazenda* de son père avec ses camarades de classe, Abelardo Ribeiro Maciel et Antônio Francisco Medeiros, quand ils avaient vu Txupira marcher dans la forêt, près de la route. Ils avaient prévu de jouer au billard à la fazenda, où ils devaient être seuls, et de boire le whisky de son père, mais l'indienne était là à présent, à les aguicher. Il avait ralenti.

– Mazette ! s'était exclamé l'un.

– T'as vu ? Ça c'est ce que j'appelle une bombe du coin, avait affirmé l'autre.

– De quoi se faire une bonne chouille, avait ajouté le troisième.

Ça les avait amusés. L'indienne, là, disponible. Quand ils avaient fait marche arrière et dit : Viens, viens, la sauvage avait pris ses jambes à son cou. Alors, l'un d'eux avait dû lui courir après. Chasser la fille. La fourrer dans la voiture. De force. Pas pour la violer, ni pour la tuer, mais pour s'amuser, parce que ça les avait amusés de voir l'indienne effrayée, comme une bête, ça les avait amusés sans savoir expliquer pourquoi c'était drôle, peut-être parce qu'ils étaient déjà souls, et puis elle ne bittait rien à ce qu'ils disaient, elle les regardait avec de grands yeux, et une tête d'idiote, et ça aussi ça les avait fait rigoler, et puis – il ne savait même pas

expliquer comment ça avait commencé, mais ça s'était passé comme ça, une chose après l'autre, elle n'arrêtait pas de crier, alors ils avaient déchiré son t-shirt pour la bâillonner. Tout ça, dans l'automobile. Et alors, bon, elle avait les seins à l'air, et Txupira était une indienne très belle, et puis ils étaient arrivés à la fazenda, et puis, bon, ils avaient continué à boire, et la chose s'était passée comme ça, disons, « naturellement », vous voyez ? Antônio Francisco avait passé sa main sur la poitrine de Txupira, et voilà pas que cette folle lui avait flanqué une gifle ? Alors, ils lui avaient attaché les mains, mais l'idée c'était pas de la violer, ça non. Ni de la torturer. Mais l'indienne, putain, l'indienne était vraiment sauvage, et même avec les mains attachées, elle s'était mise à leur flanquer des coups de pied. Et alors Abelardo était revenu de la cuisine avec un couteau, pas pour la tuer, ni pour la torturer, juste pour lui faire peur, et Crisântemo craignait que ce petit jeu finisse par salir le tapis du salon – sa mère allait piquer une crise –, alors ils avaient atterri dans le cellier, où Txupira avait été suspendue à un croc de boucher pour qu'elle « se calme ». Et alors ils avaient fini par violer, torturer et tuer Txupira. Mais l'idée c'était pas de la tuer, non. Ni de la violer. Ils l'avaient fait sans le vouloir. Lui, il avait même pensé à offrir de l'argent à Txupira, la pauvre. Le problème, c'est qu'elle avait fini par mourir avant. Et alors ils avaient jeté son corps sur le plateau de la voiture, cette voiture que José Agripino, ex-saisonnier de la fazenda de son père, avait lavée.

Le corps avait été balancé dans un igarapé. La famille de Txupira et les indigènes du village, à sa recherche, avaient

CELLES QU'ON TUE

déjà retourné la forêt de fond en comble. Son père était allé demander de l'aide à la FUNAI¹. Et avant même que le commissaire de police reçoive l'information du sang dans la voiture et arrête les garçons, le corps de Txupira avait été retrouvé flottant à la surface, de dos, les bras attachés. Ses mamelons avaient été découpés. Et on avait découvert des tessons de bouteille dans son utérus.

1. Fondation nationale pour les Indiens, organisme public chargé des questions indigènes au Brésil.

TUÉE PAR SON EX-PETIT AMI

**TRT,
cheveux lisses et châains,
yeux *idem*,
l'autopsie constate
rigidité musculaire généralisée du corps,
onze blessures
aux bords réguliers dans :
thorax droit (2 cm)
bras droit (2 cm, 0,5 cm)
carotide gauche (2 cm)
bras gauche (2 cm)
cuisse interne droite (1,5 cm)
cuisse externe droite (1,5 cm)
fosse iliaque gauche (1 cm)
frontal (2 cm)
pariétal droit (6 cm)
pariétal gauche (2 cm).
Le putain de salopard !**

F

Le soir, au restaurant, un contact glacé sur mon épaule m'a fait sursauter. C'était Juan, le patron de l'hôtel et père de Marcos. Son penchant pour le mauvais goût devait lui faire croire que coller un verre glacé contre mon dos était une façon sympathique de m'aborder.

Ses cheveux en brosse et son bouc taillé avec une vanité géométrique étaient si voyants qu'ils donnaient à son visage un aspect irréel, caricatural. Après m'avoir offert le jus de cupuaçu qu'il avait dans les mains, il s'est assis à ma table, sans gêne, et a discoursu sur les fruits de la région : la sapotille, sucrée, et le rambutan, sucré et charnu, et la pitomba, succulente et sucrée, et le camu camu, plus acide que sucré, et la maná-cubiu, très acide, et beaucoup d'autres saveurs, il vous faut les découvrir, jeune fille. Et les beautés de notre État ? Conférence sur l'Acre comme nombril du monde. J'ai remarqué qu'il ne parlait pas portugais couramment. À dire vrai, il ne parlait pas non plus espagnol. Manifestement, il avait oublié l'espagnol sans pour autant apprendre le portugais.

– Qu'es-tu venue faire ici, jeune fille ?

Quand je lui ai raconté que je suivais les audiences en cours au tribunal local, son sourire et sa galanterie se sont subitement évanouies.

– Nos crimes seraient donc différents des crimes de chez toi ?

Pas quand il s'agit de tuer des femmes. Ou plus exactement : pas si l'on considère la souffrance infligée aux femmes avant l'exécution. Ou les instruments utilisés par les assassins. De ces points de vue-là, l'anéantissement des femmes dans l'Acree n'est pas différent de l'anéantissement des femmes dans le reste du Brésil. Mais j'ai préféré ne pas entrer dans les détails et me suis contentée de faire une moue.

– Que vas-tu faire de ces informations ? a-t-il insisté.

– Le cabinet où je travaille prépare un livre sur le sujet.

– Hum. Alors tu viens ici parler de nos problèmes ?

Silence. Quand Zenóbio, le fils adolescent de la cuisinière – qui faisait parfois office de porteur de valises, de réceptionniste ou de serveur –, est passé devant nous, je lui ai demandé de m'apporter l'addition.

Dans le silence qui venait de se former à ma table, j'ai eu l'impression d'être pesée avant l'abattage.

– Je me demande pourquoi tu n'écris pas sur les crimes de ta ville. Tu vis à São Paulo non ? Là-bas c'est la jungle, oui.

– Merci pour le jus, ai-je dit en me levant, après avoir signé la note du dîner.

Je suis vite rentrée dans ma chambre, avec la sensation de ses yeux de boucher rivés à mes fesses.

Mais le pire de la soirée est arrivé après. Par e-mail.

« *Ma kryptonite (Amir m'appelait comme ça, avant la gifle), je suis là, et je n'arrive plus à travailler, je n'arrive plus à dormir, je n'arrive plus à rien faire du tout.* »

La différence qu'il y avait entre moi et ces femmes qui finissaient empalées, mutilées, empoisonnées ou étranglées, dans les plaintes et les livres que je lisais, l'avantage que j'avais sur ces femmes violées, tuées et balancées dans des igarapés, comme Txupira, c'est que je connaissais le nom de cette étape : la phase deux. J'avais fait quelques lectures sur le schéma émotionnel de ces tueurs de femmes. Leur sport se déroule comme dans un jeu vidéo, en plusieurs phases. Après avoir tapé la femme, après avoir desoulé, après avoir tout gâché, ces assassins passent un bon moment à essayer de convaincre leurs partenaires qu'ils sont toujours aussi adorables qu'à la première rencontre. C'est la stratégie pour la phase suivante, dans laquelle la simple raclée se transforme en torture, à coups de couteau, coutelas, fil électrique, botte, scie, briquet, ou tout autre objet capable de trouer, couper, casser ou brûler. Certains sont très originaux, comme ce type qui avait noyé sa femme chez eux dans la baignoire. Mais ça c'est la phase finale, la « cerise » sur le gâteau de la violence. Dans les étapes antérieures, le criminel avertit toujours sa victime que ses jours sont comptés : « Tu vas mourir », dit-il, sans métaphore. Il boit et informe : « Tu vas mourir. » Mais avant, il bat la malheureuse. Parfois, sans boire. Il brûle sa femme avec

une cigarette. Il la viole. Il charcute son corps. Il la jette dans l'escalier, lui brise les bras, les jambes, toujours en l'avertissant. « Tu vas mourir ! » Sur le marché du travail, cela porte un nom : préavis de départ. Dans le massacre de femmes, Amir en était à la phase deux. Je m'attendais donc à ce que le reste de son message soit dans le même ton, « ma kryptonite chérie », avec demandes de pardon et promesses d'un avenir heureux. Mais voilà que j'ai lu : « *Ta grand-mère, que j'admire énormément et que j'aime comme un membre de ma famille – et tu le sais très bien –, m'a parlé de ta mère...* »

Sans y croire, j'ai relu la fin de la phrase : « *m'a parlé de ta mère* ».

Je suis allée dans la salle de bains, croyant que j'allais avoir un malaise. Je me suis allongée sur le carrelage, avec la sensation qu'on m'avait arraché quelque chose, volé un trésor.

Et alors, en un flash, la scène m'est revenue en mémoire. Le plancher, mes pieds nus, sales – je devais avoir trois ou quatre ans, je courais après le chien, qui s'appelait Tintin, quand j'ai entendu la voix de ma mère. Soudain, elle était là, à l'entrée de la nouvelle maison de mon père. Belle, robe noire à pois blancs, lunettes de soleil au-dessus du front. Longs cheveux noirs comme les miens. « Viens me faire un câlin », avait-elle dit, et je m'étais jetée dans ses bras. J'avais senti son odeur, l'odeur douce et chaude dont était imprégnée sa robe de chambre blanche à fleurs jaunes, que j'avais gardée accrochée derrière la porte de ma chambre de longues années après sa mort. « Prends tes affaires, on

rentre à la maison », avait-elle ajouté. J'avais couru vers ma nouvelle chambre, dans cette maison étrange où mon père vivait, pour chercher mes sandales, mon loup en peluche, mon sac, et puis, alors que j'étais prête à partir, j'étais tombée sur mon père dans le couloir, venant de sa chambre. Il s'était baissé pour me parler : « On va faire une surprise à ta mère », m'avait-il murmuré. « Rentre dans ta chambre et ne sors que quand je te le dis, d'accord ? » J'étais restée immobile, refusant d'obéir. « Dans ta chambre », avait répété mon père. Tout était très simple, très clair, très facile : je voulais juste partir avec ma mère. « Fais ce que je te dis », avait-il conclu, cette fois-ci à bout de patience.

Je me suis levée avec difficulté, comme si j'avais été brisée et éparpillée sur le sol, comme s'il fallait d'abord passer par la section de montage, rassembler mes morceaux, remettre chaque pièce à sa place, avant de revenir dans la chambre et de téléphoner à ma grand-mère.

– Comment as-tu pu me faire ça ? lui ai-je demandé dès qu'elle a décroché.

Elle a poussé un long soupir.

– Mon Dieu ! Je ne savais pas du tout qu'Amir n'était pas au courant.

Et elle m'a raconté que notre dernière conversation téléphonique l'avait tracassée, « tu sais que je suis nerveuse », a-t-elle affirmé, « tu le sais très bien », « je suis très anxieuse et soucieuse, tu me connais » ; elle m'a expliqué qu'elle avait la tête tout embrouillée depuis que j'avais insinué qu'Amir m'embêtait, la simple hypothèse qu'il puisse me causer des problèmes lui avait ôté le sommeil et l'appétit, et par

coïncidence, Amir l'avait appelée à ce moment-là, ils étaient assez proches pour qu'il lui téléphone, oui, en fin de compte ils étaient amis tous les deux, est-ce qu'il n'était pas tout le temps fourré à la maison, quand on se fréquentait ? Et Amir avait été très gentil, il avait demandé de mes nouvelles, alors elle-même lui avait proposé de boire un café, et ils avaient fini par se retrouver tous les deux au bar Le Vin, juste à côté de la maison, et la conversation avait été très agréable, Amir m'aimait beaucoup, Amir m'aimait vraiment beaucoup, et il lui avait dit que j'avais peur d'assumer une relation plus sérieuse, et c'était pour ça que notre relation s'était terminée, et c'était dans ce contexte qu'elle lui avait parlé de notre passé, et elle s'était sentie bête de voir qu'il n'était au courant de rien, d'absolument rien, elle avait vu à quel point il s'était retrouvé perdu, et elle avait été encore plus perturbée qu'Amir lui-même, elle en était sortie convaincue que j'avais besoin d'aide, elle comprenait que j'aie du mal à parler de ça avec elle, bon, ça elle le comprenait vraiment, c'était peut-être ma façon de l'épargner, « ton grand-père non plus n'aimait pas en parler, les familles qui vivent notre tragédie finissent par bâtir ce silence », a-t-elle commenté, « et ça je le comprends » ; elle pouvait comprendre tout ça et beaucoup d'autres choses, elle pouvait concevoir que j'aie un trou énorme en moi, et que j'aie peur de faire confiance aux gens, surtout aux hommes, ça elle pouvait le concevoir, oui, elle pouvait tout à fait le concevoir, vraiment, totalement, mais elle n'arrivait pas à saisir pourquoi diable je n'avais pas raconté à mon petit ami, un vrai petit ami, avec

qui j'avais même envisagé la possibilité d'une vie à deux, que ma mère avait été assassinée.

Je ne savais pas quoi répondre. Avoir une mère assassinée était peut-être mon identité secrète. C'était le trou noir de mon existence. Pendant mon adolescence, je savais exactement jusqu'où allait ma relation avec les gens. Jusqu'au moment où surgissait la question : « De quoi est-elle morte ? » Cette question était la clôture de barbelés qui me séparait du reste du monde. Je ne sortais pas au-delà. Je ne sortais pas au-delà parce que je n'avais jamais voulu être cette personne pour qui la phrase « sa mère a été assassinée » est une sorte d'apposition obligatoire. Assassinée par son père. Pas le père de ma mère, mais mon propre père. *Son père à elle a tué sa mère à elle, tu piges ?* Mon origine implosait en une seule phrase. Ma famille. Mon histoire. On me collait une étiquette sur le front : mère assassinée, père assassin. Bien sûr que j'avais parlé de ma mère à certaines personnes. À de rares personnes. Bien sûr que je l'aurais peut-être un jour raconté à Amir, s'il n'avait pas tout foutu en l'air en me giflant à cette fête, avant de me traiter de salope.

– Tu as honte ? m'a demandé ma grand-mère. C'est ça ?

Et alors elle s'est mise à dire que c'était sa faute. Parce qu'elle ne m'avait pas obligée à suivre une psychanalyse. Qu'elle avait respecté ma volonté de ne pas suivre une thérapie pendant mon adolescence. Et que c'était une erreur. Une erreur ridicule.

– Mon Dieu, ça s'est passé il y a si longtemps, a-t-elle poursuivi. J'aurais dû t'obliger à suivre une thérapie. La

psychanalyse c'est la clé de tout. Je peux le dire pour l'avoir vécu. Sans la psychanalyse je n'aurais que ce trou béant dans la poitrine, la panique, le vide, l'intérieur en vrac, le sentiment de l'astronaute, je t'ai déjà parlé de l'entretien que j'ai vu un jour, dans lequel un type expliquait ce qui était arrivé à Armstrong et aux autres astronautes, quand ils étaient sur le chemin du retour vers la Terre ? Ils avaient tous perdu cette assurance qu'on éprouve quand on sort de chez soi, cette assurance de savoir qu'on sort et qu'on revient vite, cette assurance qui est notre terre ferme, sans laquelle on n'arriverait même pas à se lever du lit. La mort de ta mère m'a fait ça. J'ai perdu le sol. À chaque fois que tu sortais de mon champ de vision, je paniquais. Comme si je vivais dans un monde sans aucune solidité. Tout était devenu terminal. Je sais bien qu'on va tous mourir un jour, que tout a une fin, l'eau sur la planète, l'argent, l'amitié, les mariages, mais à l'époque j'étais devenue folle, je regardais ton grand-père et je me disais qu'il allait mourir, je te regardais et je me disais que tu allais mourir, que tout le monde allait mourir, j'étais consumée par ce « va mourir ». Sans la psychanalyse je serais à l'asile. Ou au cimetière. Comment ça se fait qu'on n'en ait jamais parlé ? C'est la psychanalyse qui m'a sauvée. La psychanalyse c'est comme l'aspirine. Comme le vaccin contre la variole. Tu es à jour de tes vaccins ? Si aujourd'hui je vais mieux, si aujourd'hui j'arrive à regarder la mort de ta mère comme du passé, c'est parce que j'ai fait une psychanalyse.

C'est cette nuit-là que j'ai compris notre différence avec clarté. Pour ma grand-mère, la mort de ma mère relevait du